

GIOVANNI VERGA

NOUVELLES
SICILIENNES

ARC-EN-CIEL



Rosso Malpelo

Il se nommait *Malpelo*¹, parce qu'il avait les cheveux rouges ; et il avait les cheveux rouges, parce que c'était un garçon malicieux et méchant, une graine de voyou. Si bien que tout le monde, à la carrière de sable rouge, l'appelait Malpelo, et jusqu'à sa mère qui, à force de l'entendre appeler ainsi, en avait presque oublié son nom de baptême.

Du reste, elle ne le voyait que le samedi soir, quand il rentrait à la maison, avec sa petite paie de la semaine ; comme il était méchant, il y avait encore à craindre qu'il gardât une partie de ces sous, et dans le doute, pour ne pas se tromper, sa sœur aînée l'accueillait à coups de taloches.

Cependant, le patron de la carrière avait confirmé qu'il touchait tant, et rien de plus ; en vérité, c'était encore de trop pour Malpelo, un sale gamin que personne n'avait envie de voir dans son entourage et que tous évitaient comme un chien galeux, le caressant à coups de pied quand il passait à portée.

C'est vrai qu'il avait un vilain museau, torve et sauvage. A midi, tandis que les autres ouvriers de la carrière se réunissaient pour manger leur soupe ensemble et prenaient un peu de repos, il allait se mettre à l'écart, avec son panier entre ses jambes pour grignoter un quignon de pain bis, comme font les bêtes, ses semblables, et chacun lui disait son mot, en plaisantant et en lui lançant des pierres, jusqu'à ce que le contremaitre, d'un coup de pied, le renvoyât à son travail. Il engraissait, à ce régime, et se laissait frapper mieux que l'âne gris, sans oser se plaindre. Il était toujours en loques et couvert de sable rouge, car sa sœur s'était fiancée, et elle avait autre chose en tête que de lui faire sa toilette, le dimanche. En dépit de quoi, dans toute la région de Monserrato et de Carvena, il était connu comme le loup blanc, si bien que

1. C'est-à-dire : mauvais poil.

la carrière où il travaillait, on l'appelait « la carrière de Malpelo » et cela, au vif agacement du patron. En somme, on le gardait par charité et parce que maître Misciu, son père, avait trouvé la mort dans cette même carrière.

Il était mort, en effet, un samedi qu'il voulait finir un travail pris à forfait : il s'agissait d'enlever un pilier de soutènement qui ne servait plus. Besogne qui avait été estimée à vue d'œil avec le patron à trente-cinq ou à quarante charretées de sable. Cependant, maître Misciu creusait depuis trois jours et il en avait encore pour la demi-journée du lundi. Ça avait été une pauvre affaire, et seul un imbécile comme maître Misciu avait pu se laisser ainsi rouler par le patron ; c'est la raison pour laquelle d'ailleurs on l'appelait maître *Misciu Bêta* ; il était l'âne bête de la carrière. Lui, pauvre diable, il laissait dire, et se contentait de gagner son pain avec ses deux bras au lieu de s'en servir pour se battre avec ses compagnons et leur chercher querelle. Malpelo faisait une sale tête, comme si ces moqueries lui retombaient dessus et, tout petit qu'il fut, il avait de ces regards qui faisaient dire aux autres : « Toi, c'est certain, tu ne mourras pas dans ton lit comme ton père. »

Mais, tout brave homme qu'il fut, son père ne mourut justement pas dans son lit. Mommé le boiteux avait dit que ce pilier-là, il ne l'aurait pas enlevé pour vingt onces, tant c'était dangereux ; mais d'autre part, à la carrière, tout est dangereux, et s'il faut écouter toutes les sornettes qu'on raconte, mieux vaut aller se faire avocat.

Donc, ce samedi soir, maître Misciu râclait encore son pilier que l'Angélu avait sonné depuis un moment, et que tous ses compagnons, ayant allumé leur pipe, s'en étaient allés, en lui souhaitant de bien s'amuser à gratter le sable pour l'amour du patron et lui recommandant de ne pas se faire prendre comme un rat. Lui, qui avait l'habitude de ces plaisanteries, n'y faisait pas attention et ne répondait que par les *han ! han !* de ses grands coups de pioche, marmonnant en même temps :

— Ça, c'est pour le pain ! Ça, c'est pour le vin ! Ça, c'est pour la jupe de Nunziata ! Et il allait ainsi, calculant comment il aurait dépensé l'argent de son « supplément », l'homme au forfait !

Au-dehors, le ciel fourmillait d'étoiles et, là en bas, la lampe fumait en tournant, pareil à un dévidoir. Le gros pilier rouge, éventré à coups de pioche, se tordait et se pliait comme s'il avait mal au ventre et disait : « aïe ! », lui aussi. Malpelo déblayait le terrain et mettait à l'abri le pic, le sac vide et le cruchon de vin. Son père qui l'aimait bien, le pauvre, lui disait : « Tire-toi de là ! » ou bien : « Fais attention ! Si tu vois tomber des pierres ou du sable, file ! »

Tout à coup, *pouf !* Malpelo, qui s'était tourné pour porter les crochets de fer dans le panier, entendit un bruit sourd comme

fait le sable traître, quand d'un seul coup il s'effondre, et la lumière s'éteignit.)

L'ingénieur qui dirigeait les travaux de la carrière, se trouvait au théâtre, ce soir-là, et il n'aurait pas échangé son fauteuil contre un trône, quand on vint le chercher pour le père de Malpelo, qui était bel et bien mort « comme un rat ». Toutes les femmes de Monserrato hurlaient et se frappaient la poitrine pour annoncer le grand malheur qui venait d'arriver à commère Santa, la seule, malheureuse, qui ne dît rien, mais qui claquait des dents, comme si elle avait la fièvre tierce. L'ingénieur, dès qu'on lui eut expliqué les circonstances de l'accident, que le malheur était arrivé depuis environ trois heures et que Misciu Bêta devait déjà être arrivé au paradis, vint par acquis de conscience, muni d'échelles et de cordes, pour faire un trou dans le sable. Pensez, quarante charretées ! Le Boiteux dit que, pour dégager le souterrain, il faudrait au moins une semaine. Du sable, il en était tombé une montagne, tout fin, et bien brûlé par la lave, qui vous aurait collé aux mains, et qui devait absorber deux fois plus de chaux. De quoi remplir des charrettes entières durant des semaines. Il avait gagné, maître Bêta !

Personne ne se souciait de l'enfant, qui se griffait le visage et hurlait comme une bête.

— Tiens, dit enfin quelqu'un, voilà Malpelo ! D'où sort-il ? Si ça n'avait pas été Malpelo, il ne s'en serait pas tiré...

Malpelo ne répondait rien ; il ne pleurait même pas et creusait dans le sable avec ses ongles, au fond du trou, si bien que personne ne s'était aperçu de sa présence ; et lorsqu'on s'approcha avec la lampe, on lui vit un visage si bouleversé, des yeux vitreux et l'écume aux lèvres que ça faisait peur ; ses ongles, il se les était arrachés, et ils pendaient au bout de ses mains toutes en sang. Mais, quand on voulut le tirer de là, ce fut toute une histoire ; ne pouvant plus griffer, il mordait comme un chien qui a la rage, et il a fallu l'empoigner par les cheveux pour l'emmener de force.

Cependant, il finit par retourner à la carrière, quelques jours plus tard, lorsque sa mère, en pleurnichant, l'y conduisit par la main ; car le pain qu'on mange, parfois, on ne peut le trouver ici et là. Malpelo ne voulut plus s'éloigner de cette galerie, et il creusait avec acharnement, comme si chaque panier de sable, il l'enlevait de dessus la poitrine de son père. Souvent, tandis qu'il était en train de creuser, brusquement, il s'arrêtait, le pic en l'air, avec une expression farouche et les yeux hagards, et on aurait dit qu'il écoutait quelque chose que le diable lui aurait soufflé à l'oreille de l'autre côté de la montagne de sable. Ces jours-là, il était plus triste et plus méchant que d'habitude, au point qu'il ne mangeait presque pas, et que son pain, il le jetait au chien, comme si le pain n'était pas bénédiction de Dieu. Le chien l'aimait bien, car les chiens ne regardent que la main qui leur donne le pain, et aussi les coups. L'âne, en revanche, pauvre bête, maigre comme

un clou et boiteux, supportait toutes les méchancetés de Malpelo, qui le battait sans pitié avec le manche de sa pioche et bougonnait :

— Comme ça, tu crèveras plus vite !

Après la mort de son père, on aurait dit qu'il avait le diable au corps ; et il travaillait comme ces buffles, féroces, qu'on tient par un anneau de fer au nez. Sachant qu'il était Malpelo — mauvais poil —, il s'ingéniait à l'être le plus possible, et s'il arrivait un malheur, ou qu'un ouvrier perdait ses outils, ou qu'un âne se cassait une jambe, ou que s'écroulait tout un pan de galerie, on savait toujours que c'était lui ; et en effet, il recevait les coups sans protester, comme les ânes, qui courbent l'échine, mais continuent à n'en faire qu'à leur tête. Avec les autres gosses, il se montrait particulièrement cruel, et on aurait dit qu'il voulait se venger sur les faibles de tout le mal qu'il se figurait que les autres lui avaient fait, à lui et à son père. Et sans doute éprouvait-il un étrange plaisir à se rappeler, un à un, tous les mauvais traitements et les vexations qu'on avait fait subir à son père et la manière dont on l'avait laissé mourir. Quand il était seul, il murmurait : « Ils font la même chose avec moi. Et mon père, ils l'appelaient Bêta, parce qu'il ne faisait pas comme eux. » Une fois que passait le patron : « Ça été à cause de lui », dit-il en lui décochant un regard torve, « et tout ça pour trente-cinq *tari*¹. » Et une autre fois, derrière le Boiteux : « Et lui aussi ! Il riait ! Je l'ai bien entendu, ce soir-là ! »

Par un raffinement de méchanceté, il semblait avoir pris sous sa protection un pauvre gosse, arrivé depuis peu à la carrière, et qui, pour être tombé d'un pont, s'était cassé le fémur, et ne pouvait plus faire le manœuvre. Le malheureux, quand il portait son panier de sable sur le dos, boitillait de telle manière qu'on l'avait surnommé « Grenouille ». N'empêche qu'en travaillant sous terre, tout grenouille qu'il était, il gagnait son pain. Malpelo lui en donnait aussi du sien, pour mieux le tyranniser, disait-on.

En effet, il le tourmentait de mille manières. Tantôt il le battait sans motif et sans pitié, et si Grenouille ne se défendait pas, il le frappait plus fort, avec plus d'acharnement, en lui disant : « Tiens, imbécile ! Quel imbécile tu fais ! Si tu n'as pas le courage de te défendre contre moi, qui ne te veux pas de mal, cela veut dire que tu te laisseras danser sur le ventre par le premier venu. »

Ou quand Grenouille essayait le sang qui lui coulait de la bouche et du nez : « Comme ça, quand les coups t'auront fait bien mal, tu apprendras à en donner aussi ! » Lorsqu'il poussait un âne chargé sur la rude montée du souterrain, et qu'il le voyait poser un à un ses sabots, exténué, courbé sous la charge, soufflant et l'œil éteint, il le frappait sans pitié avec le manche de la pioche, et les coups résonnaient secs sur les tibias et sur les côtes

1. Voir note p. 24.

décharnées. Parfois, la bête se pliait en deux, à bout de forces, ne pouvant plus faire un pas, et tombait sur les genoux ; il y en avait un qui était tombé si souvent qu'il en avait deux plaies aux jambes. Malpelo avait coutume de dire à Grenouille : « L'âne, on le frappe, parce qu'il ne peut pas frapper ; et s'il le pouvait, il nous écraserait sous ses pieds, et il nous arracherait la peau avec ses dents ! »

Ou encore : « S'il t'arrive de cogner, tâche de cogner le plus fort possible ; ainsi les autres te respecteront, et ça te fera autant de coups en moins ! »

En maniant le pic ou la pioche avec acharnement, à la manière de quelqu'un qui en veut au sable, il frappait et frappait encore, les dents serrées, avec les mêmes « *Han ! Han !* » que son père.

— Le sable est traître, disait-il à la Grenouille à mi-voix ; il ressemble à tous les autres, qui, si tu es plus faible, te marchent dessus, ou si tu es plus fort ou en nombre, comme le Boiteux, se laissent faire. Mon père le battait toujours et ne battait que le sable, c'est pourquoi on l'appelait *Bêta* ; et le sable, en traître, l'a mangé, parce qu'il était plus fort que lui.

Chaque fois qu'on donnait à Grenouille un travail au-dessus de ses forces, et qu'il se mettait à pleurnicher comme une femmette, Malpelo le bourrait de coups dans le dos et lui criait :

— Tais-toi, poule mouillée ! Et si l'autre continuait de pleurer, Malpelo lui donnait un coup de main, disant non sans orgueil : « Laisse-moi faire, je suis plus fort que toi ! » Ou bien il lui passait la moitié de son oignon, et se contentait de manger son pain sec, disant alors, en haussant les épaules : « J'ai l'habitude ! »

Il avait l'habitude de tout, lui, des taloches, des coups de pied, des coups de pioche ou de sangle de bât, de se voir injurié, moqué par tout le monde, de dormir sur les cailloux, les bras et le dos rompus par ses quatorze heures de travail ; il avait aussi l'habitude de jeûner, lorsque le patron, pour le punir, lui retirait sa soupe ou son pain. Il disait que sa ration de coups, le patron ne la lui avait jamais retirée ; il est vrai que les coups ne coûtent rien. Cependant, il ne se plaignait jamais, et se vengeait par en dessous, en traître, avec des tours qu'on aurait dit inspirés par le diable : c'est la raison pour laquelle il se faisait toujours punir, même quand ce n'était pas lui le coupable. D'ailleurs, si ce n'avait pas été lui, il aurait été capable de l'être, et il ne se justifiait jamais : c'eût été inutile. Quelquefois, lorsque Grenouille, effrayé, le conjurait en pleurant de dire la vérité et de se disculper, il répétait : « A quoi bon ? Puisque je suis *mauvais poil* ! » Et nul n'aurait pu dire, si le fait de baisser la tête et les épaules, toujours, était l'effet d'un orgueil farouche ou d'une résignation désespérée ; on ne savait même pas si c'était de la sauvagerie ou de la timidité. Une chose est certaine, c'est que sa mère elle-même n'avait jamais reçu une caresse de lui et que, par conséquent, elle ne lui en faisait jamais.

Le samedi soir, dès qu'il arrivait à la maison, avec son vilain visage couvert de taches de rousseur et de sable rouge, avec des haillons qui lui pendaient de tous côtés, sa sœur empoignait le manche à balai, en le voyant sur le seuil, dans cet état, car cela aurait fait fuir son amoureux, s'il avait vu avec quel monde il allait s'allier ; la mère se trouvait toujours chez une voisine ou chez une autre, et il allait donc se blottir sur son sac, comme un chien malade. C'est pourquoi le dimanche, lorsque les autres garçons du voisinage mettaient une chemise propre pour aller à la messe ou pour jouer dans la cour, il semblait qu'il n'avait rien d'autre à faire qu'à vagabonder par les sentiers, donnant la chasse aux lézards ou autres bestioles, qui ne lui avaient rien fait, ou à cribler de trous les haies des figuiers de Barbarie. D'ailleurs, les moqueries et les pierres lancées par les autres enfants ne lui plaisaient guère.

La veuve de maître Misciu était désespérée d'avoir pour fils ce vaurien, comme ils disaient tous ; il était vraiment comme ces chiens qui, à force de recevoir des coups de pied et des pierres, finissent par avoir toujours la queue entre les jambes et à filer devant le premier venu, devenus affamés, pelés et sauvages comme des loups. Là, au moins, sous terre, dans la carrière de sable, vilain et crasseux comme il était, on ne se moquait plus de lui, et on l'aurait dit fait exprès pour ce métier, jusqu'à la couleur de ces cheveux et de ces yeux de chat qui clignaient à la vue du soleil. Il y a ainsi des ânes qui travaillent dans les carrières durant des années, sans plus jamais en sortir ; dans ces souterrains, où le puits d'entrée est à pic, on les descend à l'aide de cordes, et il y restent jusqu'à leur mort. Il est vrai que ce sont de vieux ânes achetés douze ou treize lires, au moment où on va les emmener à la Plaine pour les étrangler. Mais pour le travail qu'ils ont à faire là en bas, ils sont encore bons : Malpelo, pour sûr, ne valait guère plus ; et si, le samedi soir, il sortait de la carrière, c'était bien parce qu'il avait les deux mains libres, et qu'il devait apporter à sa mère la paie de la semaine.

Certes, il aurait préféré être manœuvre, comme Grenouille et travailler en chantant sur les ponts, au grand air, sous le ciel bleu, avec du soleil sur les épaules — ou charretier, comme compère Gaspare, qui venait charger le sable de la carrière, en se balancant, tout endormi, sur les brancards, la pipe aux lèvres, et qui, toute la journée, se promenait sur les belles routes de campagne — ou mieux encore, il aurait voulu être paysan, passer sa vie aux champs, au milieu de la verdure, sous les énaïs caroubiers, avec la mer d'un bleu intense, au loin, et le chant des oiseaux au-dessus de la tête. Mais la carrière de sable avait été le métier de son père, et lui, il y était né dans le métier. En pensant à tout cela, il racontait à Grenouille l'histoire du pilier qui était tombé sur son père, et qui rendait encore du sable fin et brûlé que le charretier venait charger, la pipe aux lèvres, en se balancant sur les brancards ; et il lui disait que, lorsqu'on aurait fini de déblayer,

on trouverait le cadavre de son père, lequel devait porter ses pantalons de futaine presque neufs. Grenouille avait peur, lui non. Il pensait qu'il avait toujours été là, depuis tout petit, et qu'il avait toujours vu ce trou noir qui s'enfonçait sous la terre, et où son père avait coutume de le mener par la main. Alors, il tendait les bras à droite et à gauche ; et il décrivait comment le labyrinthe compliqué des galeries s'étendait sous leurs pieds à l'infini, d'un côté et de l'autre, aussi loin qu'on pouvait voir la *sciara*¹, noire, désolée, toute sale de genêts desséchés ; et comment tant d'hommes y étaient restés, écrasés ou perdus dans l'obscurité, errant depuis des années, et y errant encore, sans pouvoir retrouver l'ouverture du puits par laquelle ils étaient entrés et sans pouvoir entendre les cris désespérés de leurs enfants qui les cherchent en vain.

Mais un jour où, en remplissant les paniers, on retrouva une des chaussures de maître Misciu, il fut pris d'un tel tremblement qu'il fallut, à l'aide de cordes, le remonter à l'air libre, exactement comme un âne qui aurait donné des coups de pied au vent. On ne parvint cependant à découvrir ni les pantalons presque neuf ni le reste de maître Misciu ; bien que les ouvriers eussent affirmé que c'était bien là que le pilier avait dû lui tomber dessus ; et un ouvrier, nouveau dans le métier, observa avec curiosité à quel point le sable était capricieux, d'avoir terrassé Misciu Bêta en envoyant les souliers d'un côté, et les pieds de l'autre.

Depuis qu'on avait trouvé chette chaussure, Malpelo fut pris d'une telle peur de voir apparaître, dans le sable, le pied nu de son père, qu'il ne voulut plus jamais y donner un seul coup de pioche ; et c'est sur sa tête, alors qu'on lui en donna, de la pioche ! Il alla travailler dans un autre coin de la galerie, et ne voulut plus revenir de ce côté-là. Deux ou trois jours plus tard, en effet, on découvrit le cadavre de maître Misciu, avec ses pantalons sur lui, étendu à plat-ventre, comme si on l'avait embaumé. Le vieux Mommou remarqua qu'il avait dû beaucoup souffrir, car le pilier s'était proprement plié sur lui et l'avait enseveli vivant ; on pouvait même encore voir que maître Bêta, instinctivement, avait essayé de se libérer, en creusant dans le sable, car ses mains étaient couvertes de sang et ses ongles en lambeaux. « Exactement comme son fils Malpelo, répétait le Boiteux ; il creusait par ici, tandis que son fils creusait par là. » Mais on n'en parla pas au garçon, pour la raison qu'on le savait vindicatif et méchant.

Le charretier emporta le corps de maître Misciu, comme il emportait le sable, et les ânes morts. Mais, cette fois, outre la puanteur du cadavre, il s'agissait d'un camarade et de « chair baptisée ». La veuve raccourcit les pantalons et la chemise, les ramenant à la taille de Malpelo qui, ainsi, pour la première fois, se trouva

1. Terme typiquement sicilien qui désigne la croûte formée sur le sol, par les torrents de lave de l'Etna, croûte noire et dure comme de la roche.

habillé presque de neuf. Seuls, les souliers furent mis de côté pour quand il serait grand ; car on ne pouvait pas raccourcir des souliers, et le fiancé de la sœur n'avait pas voulu des chaussures du mort.

Malpelo les lissait sur ses jambes, ces pantalons de futaine presque neufs, et ils lui paraissaient aussi doux et lisses que les mains — rudes et calleuses, pourtant — de son père, quand il lui caressait les cheveux. Quant aux souliers, il les gardait accrochés à un clou, au-dessus de son sac, comme si ç'avait été les pantoufles du pape ; et le dimanche, il les prenait dans ses mains, les brillait, et les essayait ; puis, il les posait à terre et, les coudes sur ses genoux, le menton dans ses mains, il restait des heures entières à les considérer, ruminant Dieu sait quelles idées dans sa cervelle de garnement.

Il avait des idées étranges, Malpelo ! Comme il avait hérité du pic et de la pioche de son père, il s'en servait, bien qu'ils fussent trop lourds pour son âge ; et, quand on lui avait demandé s'il voulait les vendre — on les lui aurait payés au prix du neuf — il avait répondu que non. Son père, avec ses mains, les avait rendus si lisses et brillants, sur le manche, que lui, eût-il travaillé pendant des centaines d'années, n'aurait jamais pu s'en faire d'aussi lisses et d'aussi brillants.

A cette époque était mort de travail et de vieillesse l'âne gris ; et le charretier était allé le jeter loin sur la *sciara*.

— C'est comme ça, grommelait Malpelo, les choses qui ne servent plus, on s'en débarrasse.

Il allait voir la carcasse du Gris au fond du ravin, et il emmenait de force Grenouille, qui n'aurait pas voulu y aller ; Malpelo lui disait que, dans ce monde, il faut s'habituer à regarder toute chose en face, belle ou laide ; et avec la curiosité avide des gosses, il restait à considérer les chiens qui accouraient de toutes les fermes des environs pour se disputer les os du Gris. Les chiens, dès que se montraient les garçons, prenaient la fuite en gémissant, et ils allaient se rassembler en aboyant sur les escarpements d'en face ; mais Malpelo empêchait Grenouille de les chasser à coups de pierres.

— Tu vois cette chienne noire, lui disait-il, elle n'a pas peur de tes pierres. Elle n'a pas peur, parce qu'elle a plus faim que les autres. Et ses côtes, au Gris, tu les lui vois ? A présent, il ne souffre plus. L'âne gris se tenait immobile, les quatre jambes raides et laissait les chiens s'amuser à lui vider ses orbites profondes, à lui ronger ses os blanchis. Les dents qui lui déchiraient les entrailles ne l'auraient pas fait bouger d'un pouce, comme quand on lui caressait l'échine à coups de pioche pour lui redonner un peu de force, sur une pente raide. « Voilà comment vont les choses ! le Gris aussi a reçu des coups de pioche ; lui aussi, quand il pliait sous la charge, ou que le souffle lui manquait pour aller de l'avant, il avait de ces regards, tandis qu'on le frappait, qui

semblaient dire : « Assez ! » Mais à présent, ses yeux, ce sont les chiens qui les mangent, et lui, se moque bien des coups avec cette gueule décharnée et toute en dents. Mais mieux aurait valu, pour lui, n'être jamais né. »

La *sciara* s'étendait, mélancolique et déserte, à perte de vue, et elle montait et descendait, en pics et en ravins, noire et rugueuse, sans qu'un seul grillon y chantât, ni un oiseau. On n'entendait rien, pas même les coups de pioche de ceux qui travaillaient sous la terre. Et chaque fois, Malpelo répétait que la terre, là-dessous, était toute creusée par les galeries, partout, vers la montagne et vers la vallée ; si bien qu'une fois, un mineur, y étant entré jeune, en était ressorti avec les cheveux blancs ; et un autre, dont la lanterne s'était éteinte, avait en vain crié au secours pendant des années.

— Lui seul entend ses cris ! disait-il, et à cette idée, bien qu'il eût le cœur plus dur que la *sciara*, il frémissait.

— Le patron souvent m'envoie loin, là où les autres ont peur d'aller. Mais je suis Malpelo et si je ne reviens pas, personne ne se mettra à ma recherche.

Parfois, durant les belles nuits d'été, les étoiles brillaient au-dessus de la *sciara*, et la campagne, alentour, était noire, elle aussi, comme de la lave ; mais Malpelo, fatigué de sa longue journée de travail, s'étendait sur son sac, le visage tourné vers le ciel, admirant le calme et les clartés du ciel ; il haïssait les nuits de lune où la mer fourmille d'étincelles et où la campagne se dessine, ici et là, vaguement, car alors, la *sciara* paraît plus nue et désolée.

— Pour nous qui sommes faits pour vivre sous la terre, pensait Malpelo, il devrait faire nuit toujours et partout.

La chouette hululait sur la *sciara*, voletant ici et là ; il pensait : « La chouette aussi entend les morts qui sont là-dessous, et elle se désespère de ne pouvoir aller les retrouver. »

Grenouille avait peur des chouettes et des chauves-souris ; mais Malpelo le grondait, car celui qui est obligé de vivre seul, ne doit avoir peur de rien ; l'âne gris lui-même n'avait pas peur des chiens qui le dévoraient, maintenant que ses chairs ne ressentaient plus la douleur des morsures.

— Tu avais l'habitude de travailler sur les toits, comme les chats, lui disait-il, c'était tout différent. Mais maintenant qu'il te faut vivre sous terre comme les taupes, tu ne dois plus craindre ni les taupes ni les chauves-souris, qui sont de vieilles taupes avec des ailes ; celles-ci restent volontiers en compagnie des morts.

La Grenouille, au contraire, éprouvait le plus vif plaisir à lui expliquer ce que faisaient ces étoiles, là-haut, dans le ciel ; il lui racontait que là-haut, il y avait le paradis où vont habiter les morts qui ont été bons, qui n'ont pas causé de chagrin à leurs parents.

— Qui te l'a dit ? demanda Malpelo, et Grenouille lui répondait que c'était sa mère.

Alors Malpelo se grattait la tête et, en souriant, il faisait une grimace de gamin malicieux qui en sait plus long : « Ta mère te dit ça, parce qu'au lieu de pantalons, tu devrais porter des jupes. »

Et, après avoir réfléchi un moment :

— Mon père était bon, il ne faisait de mal à personne, même qu'on l'appelait Bêta. Pourtant, il est là-dessous, on a même retrouvé ses outils et ses souliers et ces pantalons que je porte en ce moment.

Peu après, Grenouille, qui dépérissait depuis quelque temps, tomba tout à fait malade ; de sorte que le soir il fallait le sortir de la carrière sur l'âne, étendu entre les paniers, tremblant de fièvre comme un poussin mouillé. Un ouvrier dit que ce garçon ne ferait pas de vieux os dans le métier, et que pour travailler dans une carrière sans y laisser sa peau, il fallait y être né. Malpelo, alors, se sentait fier d'y être né, et de rester en bonne santé et vigoureux dans cet air malsain et avec tous ces efforts. Il chargeait Grenouille sur ses épaules, et l'encourageait à sa manière, en le rabrouant et en le frappant. Mais un jour qu'il l'avait frappé dans le dos, Grenouille se mit à cracher du sang ; alors Malpelo, épouvanté, s'efforça de regarder dans son nez et dans sa bouche, pour voir ce qu'il lui avait fait ; il jurait qu'il n'avait pas pu lui faire grand mal avec cette tape et, en guise de démonstration, il se donnait avec une pierre, de grands coups sur la poitrine et dans le dos ; un ouvrier, qui était présent, lui décocha un solide coup de pied dans le dos : un coup de pied qui résonna comme sur un tambour, mais Malpelo ne broncha pas, disant seulement, après que l'ouvrier se fut éloigné :

— Tu vois ? Il ne m'a rien fait ! Et il y est allé plus fort que moi, je te jure !

En attendant, Grenouille n'allait pas mieux, et continuait à cracher du sang, et à avoir de la fièvre tous les jours. Alors Malpelo prit sur sa paie de la semaine pour lui acheter du vin et de la soupe chaude, et il lui donna ses pantalons presque neufs, qui le couvraient mieux. Mais Grenouille toussait toujours, et parfois on aurait dit qu'il étouffait ; le soir, il n'y avait pas moyen d'arrêter le frisson de la fièvre ni avec des sacs, ni en le couvrant de paille, ni en le mettant devant le feu. Malpelo restait immobile et muet, penché sur lui, les mains sur les genoux, en le fixant avec de grands yeux, comme s'il avait voulu faire son portrait, et lorsqu'il l'entendait gémir tout bas et qu'il lui voyait le visage angoissé et l'œil éteint, tout à fait comme l'âne gris haletant, exténué sous la charge, à la montée, il marmonnait :

— Il vaut mieux que tu crèves vite ! Si tu dois souffrir de cette manière, mieux vaut que tu crèves !

Et le patron disait que Malpelo était bien capable de lui écraser la tête à ce garçon, et qu'il fallait l'avoir à l'œil.

Enfin, un lundi, Grenouille ne vint pas à la carrière, et le patron s'en lava les mains, parce que, dans l'état où il était, à

présent, il était plus un embarras qu'autre chose. Malpelo s'informa de l'endroit où il habitait et, le samedi, il alla le trouver. Le pauvre Grenouille était plus de l'autre monde que de celui-ci ; sa mère pleurait et se désespérait, comme si son enfant avait été de ceux qui gagnent dix lires par semaine.

Cela, Malpelo n'arrivait pas à le comprendre, et il demanda à Grenouille pourquoi sa mère criait ainsi alors que, depuis deux mois, il ne gagnait même pas ce qu'il mangeait. Mais la pauvre Grenouille ne faisait pas attention à lui ; on aurait dit qu'il s'amusa à compter les poutres au-dessus du lit. Alors Malpelo s'imagina que la mère de Grenouille criait ainsi, parce que son fils avait toujours été faible et maladif, et qu'elle l'avait gardé dans ses jupes comme ces nourrissons qu'on ne sèvre jamais. Lui, en revanche, avait toujours été sain et robuste, et il était Malpelo — mauvais poil ! — et sa mère n'avait jamais pleuré pour lui, car elle n'avait jamais eu peur de le perdre.

Peu après, le bruit courut, à la carrière, que Grenouille était mort. Et Malpelo pensa que la chouette, à présent, criait aussi pour lui la nuit, et il retourna voir les ossements du Gris dans le ravin où ils allaient ensemble. Du Gris, il ne restait maintenant que des os dispersés, et il en serait de même pour Grenouille. Sa mère sécherait ses larmes, car la mère de Malpelo avait séché les siennes après la mort de maître Misciu, et à présent elle s'était même remariée, et était allée habiter Cifali, avec sa fille, mariée elle aussi ; et elles avaient fermé la porte de la maison. Dès lors, que Malpelo fût battu ou non, cela ne les concernait plus. Lui non plus, car quand il serait devenu comme le Gris ou comme Grenouille, il ne sentirait plus rien.

Vers cette époque vint travailler à la carrière un homme qu'on n'avait jamais vu, et qui se tenait le plus souvent caché ; les autres ouvriers disaient entre eux qu'il s'était évadé de prison et que, si on le reprenait, on le bouclerait pour des années. Malpelo apprit à cette occasion que la prison était un lieu où l'on mettait les voleurs, et les voyous, de son espèce, et qu'on les y tenait toujours enfermés et gardés à vue.

A partir de ce moment, il éprouva une curiosité malsaine à l'égard de cet homme, qui avait connu la prison et qui s'en était échappé. Mais, après quelques semaines, le fugitif déclara tout net qu'il en avait assez de cette vie de taupe et qu'il préférait passer toute son existence au bagne, car la prison, en comparaison, c'était un paradis ; et il y retournerait à pied, s'il fallait. « Alors, pourquoi tous ceux qui travaillent à la carrière, ne se font-ils pas mettre en prison ? » demanda Malpelo.

— Parce qu'ils ne sont pas mauvais poil comme toi ! répondit le Boiteux. Mais n'aie pas peur, tu finiras bien par y aller, toi ! Et tu y laisseras ta peau.

Pourtant, sa peau, Malpelo la laissa dans la carrière, comme son père, mais d'une autre façon. Un jour, en effet, il fallut explo-

rer un passage qui devait communiquer avec le grand puits, à gauche, du côté de la vallée, et si la chose allait bien, on ferait l'économie d'une bonne moitié de main-d'œuvre, à creuser le sable. Evidemment, il y avait danger de se perdre et de ne plus jamais revenir. De sorte qu'aucun père de famille n'osait s'y aventurer et qu'il n'aurait pas laissé sa progéniture s'y risquer, pour tout l'or du monde.

Malpelo, lui, n'avait personne qui eût donné tout l'or du monde pour sa peau, même si elle le valait. C'est pourquoi, on pensa à lui. Alors, au moment de partir, il se ressouvint du mineur qui s'était égaré, bien des années auparavant, et qui avait marché, et qui marchait toujours dans le noir, criant au secours, sans que personne ne pût l'entendre. Mais, il ne dit rien. A quoi bon, du reste ? Il prit les outils de son père, le pic, la pioche, la lanterne, le sac avec le pain, le cruchon de vin, et s'en alla : on n'entendit plus jamais parler de lui.

C'est ainsi que disparurent jusqu'aux os de Malpelo ; et les enfants de la carrière baissent la voix, quand ils parlent de lui dans le souterrain, car ils ont peur de le voir surgir devant eux, avec ses cheveux rouges et ses vilains yeux gris.